L'histoire d'un exilé

Une nouvelle de Catherine Pichard Knorst

C'est en ouvrant ce livre que tout commença. Elle avait choisi *La Peste* de Camus. Je me rappelle de l'endroit, des odeurs de l'été qui flottaient autour de nous. Les fragrances subtiles des orangers en fleurs qui chatouillaient mes narines. Nous étions sur la terrasse de la maison de son père. Au loin je voyais des cèdres majestueux, la chaleur intense les rendaient comme flous et les faisaient bouger : un véritable bal, une vision paradisiaque. C'est lorsqu'elle commença à lire que je compris que je l'aimais : un récit sur la résistance, une lecture prophétique.

J'ai appris le français avec Haya et Camus : deux fortes personnalités. Je me souviens de la première fois où je l'ai croisée : elle était tellement belle et rebelle. Elle aimait la vie et avait soif d'apprendre. Elle avait un regard profond avec un brin d'impertinence, des étoiles brillaient au fond de ses iris. Elle était chrétienne, protestante, elle étudiait la littérature française. Elle parlait l'anglais et le français couramment. C'est son père médecin qui lui avait appris.

C'était un homme extraordinaire. Je l'ai rencontré pendant mes études de médecine. Il travaillait à l'hôpital et enseignait : un esprit ouvert, un cœur généreux. C'est lors d'un repas chez lui que pour la première fois j'ai vu sa fille Haya. Il avait invité quelques étudiants pour fêter notre diplôme. Une famille unie où les hommes et les femmes avaient la même place. Tawfiq avait fait plusieurs voyages en France, il l'appelait le pays des droits de l'homme et de la femme ! Il aimait sa culture et à chaque fois qu'il s'y rendait, il passait des heures au musée du Louvre. A son retour, il décrivait dans les moindres détails les tableaux qu'il aimait : Haya l'écoutait religieusement, Il nous disait souvent : *« Si je n'aimais pas tant mon pays, j'irais vivre en France »*. A chaque voyage, il ramenait des livres à sa fille. Il y avait un lien très fort entre elle et son père : une admiration réciproque, un amour palpable lorsqu'ils étaient ensemble, un amour qui rendait le silence audible. Je n'avais jamais vu cela auparavant.

Aujourd'hui je marche et je me souviens. C'est pour cette famille que j'ai entrepris ce grand voyage. Cette famille qui m'a accueilli comme leur fils. Pourtant, je suis musulman. Tawfiq pensait que la religion devait unir les peuples, que la mixité ne pouvait être que richesse et que l'amour devait transcender tous les dogmes.

Cette soirée fut mémorable, un soir de grâce. Nous étions une dizaine sur la terrasse, insouciants et heureux d'être là. Nous étions conscients de la chance que nous avions d'être invités dans cette famille : Tawfiq était un chirurgien connu et reconnu, un homme bon. Tous mes sens

étaient en éveil. Haya était assise à l'autre bout de la terrasse, mon regard ne pouvait s'empêcher de croiser le sien. De temps en temps, elle me souriait et ses yeux se fondaient dans les miens. Je crois que Tawfiq a su avant nous ce qui se tramait ! Cette soirée restera une des plus belles de ma vie, personne ne pourra me prendre cela. C'était le temps des jours heureux, le temps où nous pouvions nous projeter avec confiance et espérance dans le futur.

Tawfiq m'a embauché dans son service de chirurgie. Il voulait que je prenne sa succession. Il m'a tellement appris : pas seulement les gestes qui sauvent mais les mots qui rassurent. Il me répétait souvent : *« Un bon chirurgien s'intéresse autant à l'âme qu'au corps »*. Il n'opérait jamais sans préalablement rencontrer ses malades, il connaissait leur nom, leur posait des questions sur leur vie. Il aimait les gens et ils le lui rendaient bien. J'ai repris son service lorsqu'il est parti à la retraite : retraite bien brève.

Je faisais partie de cette famille. La mienne, je ne l'ai jamais connue, je suis un enfant adopté. J'ai vécu de foyers en foyers, de famille d'accueil en famille d'accueil. Je n'étais pas malheureux.

Tawfiq m'invitait souvent et je passais de plus en plus de temps avec Haya. Comme son père, c'était une belle personne, elle m'a réconcilié avec l'humanité. Enfin, elle m'avait réconcilié… Aujourd'hui tout est différent.

Nous nous sommes mariés : c'est Tawfiq qui a prononcé la bénédiction. La vie était douce avec Haya, elle s'occupait de nos trois merveilleux enfants tout en continuant à étudier. Elle aimait Camus, elle avait travaillé sur le thème de l'absurdité de l'existence ! La seule réponse à cette absurdité est la révolte. Nous passions certaines soirées sur notre terrasse, elle m'avait lu en entier « *L'étranger* » et « *La peste* ». Haya était un être à part, elle avait une manière toute particulière de me dire qu'elle m'aimait. Un jour elle a sauté du lit et est allée mettre un CD de Mozart : *Clarinet concerto in A major, K. 622 – Adagio*. Et puis elle m'a dit *« Ecoute, écoute bien, je t'aime comme ça. Ecoute comme c'est profond, comme c'est beau, comme c'est pur. Je t'aime comme ça !* ». Elle avait également une admiration profonde pour Martin Luther King, elle me disait souvent avec une certaine fierté : *« Je suis protestante comme lui ! »*.

La non-violence était pour elle une religion. Je me souviens d'une dispute que nous avions eue : Haya m'a écouté sans dire un mot. Elle est sortie de la pièce pour revenir quelques minutes après avec une pancarte en carton où elle avait écrit ses revendications ! Elle s'était assise en tailleur devant la porte d'entrée, son carton devant elle, m'empêchant ainsi de sortir pour aller travailler ! Elle avait traduit en arabe la confession de foi de Martin Luther King qu'il avait prononcée à Oslo et elle l'avait affichée dans notre cuisine.

Je marche et ce texte résonne avec force dans ma tête : *« Je crois que la vérité et l'amour sans condition auront le dernier mot effectivement. La vie, même vaincue provisoirement, demeure toujours plus forte que la mort. Je crois fermement que, même au milieu des obus qui éclatent et des canons qui tonnent, il reste l'espoir d'un matin radieux »*. Cette marche est une forme de révolte et de résistance mais l'espoir…

Nous y avions tous cru. Le printemps arabe a soufflé sur notre pays, nous sommes allés dans la rue manifester pour la démocratie. Le printemps, c'est les prémisses d'une renaissance, d'une espérance d'un monde plus fraternel. Nous en avions assez de ce régime politique. Comment en est-on arrivé là ? Ce souffle s'est transformé en ouragan glacial emportant tout sur son passage : arrestations, crimes, des milliers de morts. Certains sont partis vers d'autres pays comme le Liban pour fuir les répressions. Nous avons décidé de rester : il fallait des médecins.

Je me souviens de cette journée de 2013, le 21 août. Nous avons vu arriver à l'hôpital des blessés qui ne parvenaient plus à respirer, les pupilles contractées, certains étaient déjà dans le coma. Il y avait des hommes mais également des femmes et des enfants. Tawfiq me regarda et murmura : *« gaz sarin ! »* Quel genre d'homme peut donner l'ordre d'une telle attaque ? Quel genre d'homme peut tuer sciemment des enfants ? Nous avions perdu l'espoir d'une intervention des pays occidentaux. Je me souviens de cette phrase d'Einstein : *"Le monde est dangereux à vivre ! Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire."*. Nous nous sentions abandonnés. Profitant de la désorganisation du pays, les groupes djihadistes sont montés en puissance. Le printemps a fait place à un hiver sans fin. J'avais peur pour ma femme et mes enfants. Mais il était hors de question de partir.

Tawfiq a été tué lors du bombardement de notre hôpital. Il avait repris le travail car beaucoup de médecins étaient soit partis, soit morts. Moi j'étais à l'autre bout de la ville, je soignais des civils blessés après un bombardement. Une partie de moi est morte ce jour-là. Je ne savais pas comment l'annoncer à Haya. Je n'ai rien eu besoin de lui dire, elle a vu le désespoir dans mon regard. Et une longue plainte presque animale est sortie de sa bouche, un cri inhumain à l'instar des violences perpétrées. Depuis ce jour-là je n'ai plus vu sourire Haya, il n'y avait plus d'étoiles au fond de son regard. Elle ne vivait plus, elle survivait. Nous décidâmes qu'elle irait dans un village voisin pour se mettre à l'abri avec les enfants. Moi j'étais comme coupé en deux : une partie de mon être voulait les accompagner et l'autre m'ordonnait de rester pour m'occuper des blessés de guerre. Haya lisait dans mon âme comme dans un livre ouvert. Je me souviens de ses mots : *« Tu dois continuer le travail de mon père »*. Il ne restait pas grand-chose de l'hôpital. Il

devenait difficile de soigner, les conditions d'hygiène étaient lamentables, nous manquions de tout. Je ne rentrais plus chez moi, je passais mes jours dans cet enfer. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Bernard Rieux : la peste a fini par être éradiquée. Mais Rieux nous a mis en garde : la peste peut revenir à n'importe quel moment. Je n'avais rien vu venir, nous n'avions rien vu venir. Nous étions seuls, isolés comme à Oran et comme à Oran il s'agissait de combattre cette maladie transmise par des bêtes. Certains hommes nous traitent pire qu'elles, ils n'ont plus une once d'humanité en eux.

Une fois par mois je retrouvais les miens. Le voyage était de plus en plus dangereux et les séparations de plus en plus difficiles. Au moindre bruit, les enfants étaient terrifiés et filaient dans la cave, pour se protéger des attaques, sans que nous ayons besoin de leur dire quoi que ce soit ! La guerre leur avait fait perdre leur innocence. Il y avait sur leurs visages une sorte de gravité qui n'allait pas avec leurs frimousses d'enfant, comme un anachronisme venu d'un autre monde. Un monde où l'enfance n'existe pas. Mais c'était bien réel. Les violences nous avaient tous changés : des plus petits aux plus grands.

Cette fois-là, je suis resté un jour de plus. Je ne sais pas pourquoi, une sorte d'intuition. Malgré la guerre, la soirée fut douce avec Haya. Les enfants étaient couchés, nous sommes restés dans la même pièce pour les rassurer et nous avons parlé toute la nuit : une sorte d'urgence, comme si nous savions… Nous avons refait le chemin à l'envers, un temps où les hommes étaient frères. Il était plus facile d'évoquer le passé que de se tourner vers l'avenir : *l'amour demande un peu d'avenir, et il n'y avait plus pour nous que des instants !* Cette parole de Rieux résonnait dans ma tête avec force.

Aujourd'hui les deux me sont cruels, le passé et l'avenir. Je suis reparti le lendemain, embrassant et étreignant les miens avec tout l'amour qu'ils m'avaient donné.

C'est quelques jours après que le drame a eu lieu. J'étais dans une aile de l'hôpital qui avait presque été épargnée par les bombes. J'opérais depuis plusieurs heures et nous avions réussi à sauver la jambe d'un jeune homme. Un autre médecin entra et me regarda, ses yeux n'avaient plus d'expression, sa voix n'était que douleur. Je n'entendais pas ce qu'il me disait, mon esprit refusait d'entendre, tout mon être refusait de comprendre. Les psychologues appellent cela « mécanisme de défense » !! Il faut toujours des mots pour cacher les maux ! Je me suis écroulé, de ma bouche est sorti le même cri animal qu'Haya avait poussé le jour de la mort de son père. Une longue plainte venue de la nuit des temps.

Haya et mes enfants sont morts parce qu'un être, qui n'a plus rien d'humain, a donné l'ordre

d'envoyer du gaz sarin dans leur village. Haya et mes enfants sont morts parce que les hommes sont incapables de vivre ensemble. Il a fallu plusieurs semaines pour que je puisse récupérer leurs corps et leur dire adieu. J'étais seul maintenant, ma vie n'avait plus de sens. Je ne pouvais plus rester dans ce pays qui m'avait pris les miens, il fallait partir. La France fut une évidence, le pays des droits de l'homme et de la femme !

J'ai trouvé sans problème un passeur pour traverser la mer. Toute ma vie se trouvait dans mon sac à dos : une photo d'Haya et de mes enfants, mon diplôme de médecine, « *La peste* » de Camus, mes papiers d'identité, des feuilles et des crayons. J'avais tout emballé plusieurs fois dans des sachets plastiques. A mon grand étonnement, nous étions très peu dans le bateau. Le voyage fut très pénible, dangereux mais plus rien ne m'effrayait. La mort des miens m'a immunisé contre la peur. Parfois j'espérais que notre embarcation chavire et que je retrouve les miens dans un ailleurs meilleur. Mais la vie n'a pas de prix et mourir par choix donnerait raison à ceux qui tuent au nom d'un Dieu qu'ils trahissent. Et ce serait renier ma douce Haya : la non-violence est aussi envers soi-même… Si je meurs, les miens mourront une deuxième fois. Et je veux témoigner, je veux crier que la peste est revenue, qu'elle ne connaît pas de frontières, qu'elle tue et que le seul vaccin est la fraternité et l'amour. L'amour est aussi contagieux que la peste ! Je le sais car Haya m'a contaminé à l'amour.

Je suis épuisé, je puise mon énergie dans la force du désespoir : surtout ne pas abandonner. Et maintenant je marche, je marche vers la frontière française. J'ai peu de compagnons de route. Je vois surtout des hommes et des femmes qui font le chemin inverse. Ils ne parlent pas ma langue, je ne comprends pas ce qu'ils me disent. Je saisis juste quelques brides : le gouvernement français a changé. Je savais qu'il y avait eu des élections présidentielles en France, il y a plusieurs mois maintenant, mais la guerre nous a coupés de tout, nous ne recevions plus de nouvelles du monde extérieur.

Il fait un temps magnifique, j'ai le soleil dans les yeux. Au loin, je vois quelque chose qui brille, je n'arrive pas à distinguer ce que c'est. Plus je m'approche et plus l'angoisse me saisit. Mon cerveau ne veut pas enregistrer ce que mes yeux voient. Je m'arrête un instant, c'est la fatigue de ce long voyage qui me fait avoir des hallucinations visuelles, ce n'est pas possible autrement. Je continue, mes jambes tremblent, elles me portent à peine. Mon cerveau m'envoie des signaux d'alerte, je reprends ma marche. Ce que je vois se dessiner devant moi me ramène à Oran : une immense clôture en fer. Je lève les yeux et j'arrive à peine à en voir la fin : elle est tellement haute. Je continue à m'approcher : elle marque la frontière, pas un seul point de passage. Elle ressemble à ces grandes cages que l'on trouve dans les zoos pour protéger les visiteurs des bêtes féroces. Mais

celle-là est plus haute et plus épaisse. Derrière, des hommes armés, des casques cachent leur visage. Je m'approche encore, ils pointent leurs armes sur moi et me somment de faire demi-tour. *« Le pays des droits de l'homme et de la femme »,* disait Tawfiq !
Rieux nous avait prévenus, il fallait être vigilant, la peste reviendrait : elle est en Syrie, elle est en France, c'est comme un virus, il se propage partout. Camus nous l'a dit : *le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais.* Il suffit de quelques bêtes : mais de quel côté sont les bêtes ?
Je m'approche, je m'assoie en tailleur, à un mètre de cette cage. Je sors un crayon et une feuille, j'écris et je pose la feuille devant moi : ATTENTION JE SUIS CONTAGIEUX : J'AI ETE CONTAMINE PAR LE BACILLE DE L'AMOUR.
Un miracle se produisit. Au fil des jours, de nombreux déracinés se sont joints à moi. Tous en tailleur, avec sur leurs genoux les mêmes mots que moi mais chacun dans sa langue maternelle, la langue du cœur. Haya m'avait raconté les marches de Selma de Martin Luther King : 600 participants à la première marche, plus de 25 000 à la troisième, une marche couleur arc en ciel. Quatre semaines après mon arrivée nous étions des milliers : aucune violence, juste de la fraternité, un sit-in pour ceux que nous avions perdus, un sit-in pour la liberté. De nombreux Français sont passés à travers ces grilles pour nous soutenir, des hommes et des femmes du monde entier ont fait le chemin de l'amour. Comme la muraille de Chine cette marée humaine se voyait de l'espace ! J'aime à penser que la palette de petits points multicolores que nous formions se voyaient bien plus loin que cela : un lieu hors du temps…

C'est mon histoire : l'histoire d'un exilé. Aujourd'hui j'exerce à nouveau la chirurgie en France. Je retournerai un jour dans mon pays. Je sais que le bacille de la peste est toujours là, mais je sais aussi que le bacille de l'amour se propage à une plus grande vitesse, il faut juste être vigilant.
L'hôpital où je travaille a été rebaptisé : il s'appelle Haya. Haya signifie *« VIE »* en arabe !